

## Les nouvelles aventures d'Anaïs et Alice...

### En stop à travers l'Europe



**France – Italie – Slovénie – Croatie  
Monténégro – Albanie – Grèce - Turquie**

**Septembre – Octobre 2015**

## De Versailles à Istanbul en stop Journal de bord



Samedi 26 septembre 2015. Jour 1. Alentours de Chambéry - France

Nous quittons Versailles à pied, sous un beau soleil de fin d'été. Rapidement Laurent s'arrête avec sa petite Ax et propose de nous déposer directement à l'entrée de l'autoroute A1 dans la ville d'Antony, une bonne aubaine. La caméra est embarquée, car j'aimerais réaliser un montage vidéo de cette nouvelle escapade en stop vers Istanbul. C'est parti ! D'Antony, les voitures et camions s'enchaînent plutôt facilement jusqu'à l'aire du Granier, aux alentours de Chambéry où nous sommes déposées vers 20h30. La nuit est claire et la lune quasiment pleine. Anaïs

et moi pique niquons frugalement sur une table en pierre avant de déplier notre tente « 2 secondes » au milieu d'un parterre de pelouse. Il fait froid.

### Jour 2. Entre Milan et Venise – Italie

Une toilette de chat faite dans les sanitaires de la station-service, c'est à neuf heures que nous commençons à tendre le pouce, l'objectif de la journée étant d'atteindre Venise. 10h... 11h... L'image de Venise s'éloigne à mesure que les heures passent. Il y a très peu de passage ce dimanche matin, et nous n'avons toujours pas bougé de l'aire du Granier. De saut de puce en saut de puce nous arrivons enfin au tunnel de Fréjus qui permet de rejoindre l'Italie, mais en pleine montagne les habitants ne paraissent pas très enclins à aider des auto-stoppeuses. Heureusement à 14h un camping-car s'arrête, avec à son bord cinq autrichiens venus en France pour y trouver de bons spots d'escalade. Anaïs et moi nous installons à l'arrière avec Garry et Lucas avec qui nous échangeons en anglais. Ils proposent de nous déposer à seulement deux heures de Venise, la route va être longue !



Le conducteur a fait demi-tour à l'entrée du tunnel à cause de son coût élevé, et nous voilà à serpenter sur des routes de montagnes abruptes, dans un camion poussif datant des années 80. Une fois au col du Cenis, la magnifique vue sur le lac d'eau turquoise entouré de crêtes me fait oublier les heures passées à attendre sur le bord de la route. Le véhicule descend plus vite qu'il n'est monté, et nous arrivons en Italie en un rien de temps. Très vite les autrichiens font grimper un nouvel auto-stoppeur. Des cernes trop visibles, la barbe hirsute et des fringues qui empestent : « Qui fume du hash ?! » lâche l'israélien « activiste hard-corps », comme il se décrit, avant même de nous avoir salués. Pas farouche devant notre réponse négative, il prend place et commence à parler. Son discours n'a ni queue ni tête et ne s'arrête que deux heures plus tard, lorsque les autrichiens le déposent au centre de Milan. Ouf ! Une heure plus tard c'est à nous de descendre, sur une aire d'autoroute à seulement deux heures de Venise. En cette période de l'année la nuit tombe vite, et nous nous voyons obligées d'arrêter le stop pour passer la nuit sur le parking des employés, entourées de dizaines de lapins et de milliers de petites crottes bien rondes.

### Jour 3. Monfalcone – Italie

A sept heures les lapins sont toujours là, impassibles. La tente pliée, nous sommes vite invitées à partager le trajet d'Erico, qui roule à 140km/h comme la plupart des italiens semble-t-il. Nous arrivons finalement à Venise avec deux backpackers s'étant rencontrés en Australie, avec qui je discute de ce pays que j'affectionne tant. La voiture garée à Mestre, dans la banlieue, tous les quatre prenons un bus pour la ville des amoureux, où nos chemins se séparent. Anaïs et moi voulons visiter, déambuler, nous perdre dans le dédale des ruelles de cette cité pleine de charme. Mais avant tout



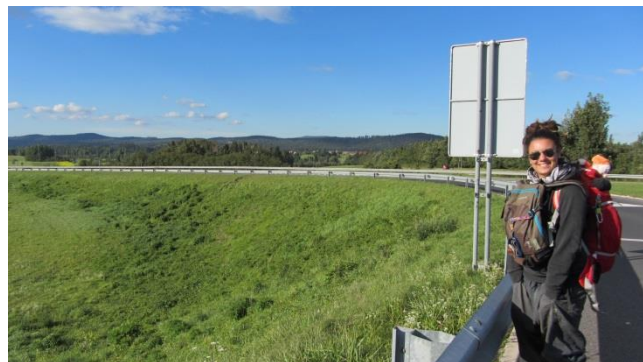
nous avons faim : un gros plat de pastas englouti à la terrasse d'un restaurant, nous sommes ragaillardies après ces deux premiers jours de thon en boîte. Nous marchons sous le poids écrasant de nos sacs à dos jusqu'à la place Saint-Marc, partiellement inondée. Les touristes font la queue pour entrer dans la Basilique, les enfants courent après les pigeons, les vendeurs ambulants tentent de refourguer leurs cartes postales, bref, Venise est la même que lors de ma découverte il y a dix ans. Installées au bord du canal,

toutes les deux discutons de la suite de notre périple sous un soleil agréable. Décidées à quitter la ville avant la tombée de la nuit, nous reprenons notre marche tranquille vers la gare, tout en découvrant de nouveaux canaux et ruelles. Venise est colorée, vivante et chaleureuse pour Anaïs qui ne connaissait pas. A la gare, nous prenons un train pour la proche banlieue car il semble impossible de sortir en stop. De là une voiture nous emmène à Monfalcone, ville portuaire peu accueillante proche de la frontière slovène. La nuit étant tombée, nous posons la tente à l'abri des regards sur une parcelle d'herbe, à l'arrière d'un restaurant qui semble fermé.

\* 1 euro = 7,7 kunas

### Jour 4. Parc National de Plitvice – Croatie

La nuit a été longue et agitée car le vent a soufflé fort, soulevant la tente dont nous ne prenons pas la peine de planter les sardines. Au soleil levant, toutes les deux marchons vers la sortie de la ville lorsqu'un camion s'arrête. A son bord un bulgare bedonnant, cinquantenaire très gentil avec qui nous passons la frontière slovène. Je suis obligée de me coucher sur la banquette pour ne pas alerter la police, car normalement un seul passager est autorisé à monter. Très fier, notre chauffeur nous prête son appareil photo : Anaïs et moi découvrons des photos de sa femme et ses enfants, puis de superbes clichés de femmes nues dans des positions abracadabrantes, prises sur la banquette où je suis assise. Nous sommes partagées entre fou rire et dégoût... Déposées sur le bord de la route, nous admirons pour la première fois les paysages vallonnés et verdoyants de la Slovénie. Collines plantées de sapins s'étendant à perte de vue, nous laissant sous le charme. Nous marchons le long de la route en quête de l'endroit parfait où tendre le pouce, en vain. Les voitures sont rares et le froid saisissant nous pousse à marcher encore, à travers un premier village nommé Rakitnik aux jolies maisons colorées et parterres fleuris, puis un deuxième village. Les habitants répondent à nos signaux de la main par de gentils sourires, mais les voitures ne ralentissent même pas. Enfin, après plus d'une heure de marche,



un véhicule immatriculé en Croatie s'arrête. Dragoslave propose de nous déposer vers Rijeka, bien après la frontière croate. Dans ce pays d'ex-Yougoslavie les voitures s'enchaînent plus facilement, et nous traversons les terres jusqu'au Parc National de Plitvice où un couple de retraités suisse nous dépose sous une pluie torrentielle. La température a chuté de dix degrés par rapport à la côte, il n'est même pas pensable de sortir la tente à cet endroit. Par chance nous trouvons une charmante

chambre à louer (200 kunas) dans un village semblable à celui de Truman Show dans le film de Jim Carrey. Le poêle à bois chauffe les murs de la petite maison familiale, la douche nous réchauffe et le lit propre et confortable nous donne du baume au cœur. En espérant que le temps se lève pour visiter le parc demain matin...



#### Jour 5. Šibenik – Croatie

La nuit a été bonne. Mais au réveil, à six heures, le ciel est toujours autant chargé de pluie, la température ne dépasse pas les cinq degrés et l'humidité nous gèle. L'entrée payée (110 kunas / adulte, 80 kunas / étudiant), nous pénétrons dans le plus grand Parc National de Croatie, inscrit sur la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO depuis 1979. Lacs d'eau turquoise, cascades immenses et petites rivières tourmentées sont entourés d'une

dense forêt de hêtres et pins abritant ours bruns, loups et quantité d'autres animaux sauvages. Nous marchons sur un chemin en rondins de bois et nous émerveillons de cette nature préservée, majestueuse, à laquelle la pluie incessante ne gâche pas la beauté. A cette heure matinale peu de touristes, et toutes deux sommes seules sur le petit bateau à traverser l'un des plus grands lacs et la vapeur d'eau qui s'échappe de la surface provoque une atmosphère spéciale. A treize heures, dégoulinantes et grelottantes, nous ne prenons plus aucun plaisir à nous balader. Rentrées à la maison, Anaïs et moi changeons nos habits trempés et décidons de reprendre la route sans plus attendre. Après seulement trente minutes de marche Boris nous fait grimper, il pompe sur sa cigarette électronique et conduit trop vite. Rapidement il s'arrête boire un café et commande un plat typique que tous les trois partageons :

mini saucisses de porc, purée de poivron rouge et pain plat. Nous n'avons mangé que du thon depuis les pâtes de Venise et engloutissons donc ce repas inespéré, dans un restaurant enfumé par les clopeurs et le feu de cheminée. Boris est commandant dans l'armée, parle très peu anglais mais s'arrête avec plaisir pour nous faire profiter du



panorama dans le centre du pays. Le paysage est montagneux, escarpé, magnifique. Partout nous voyons des maisons en ruine, à moitié détruites ou criblées de balles, souvenir d'une guerre de Yougoslavie meurtrière. Elles jouxtent de nouvelles constructions aux façades colorées, que les habitants ont voulues plus joyeuses. Et pourtant je ressens un immense sentiment de désolation tant c'est impressionnant. Déposées sur la côte, à Šibenik où Boris habite, nous profitons d'un supermarché pour faire nos premières courses. Puis, accompagnées au bord de la plage, nous déplaçons la tente dans une guérite en bois avec table et chaises face à la mer.

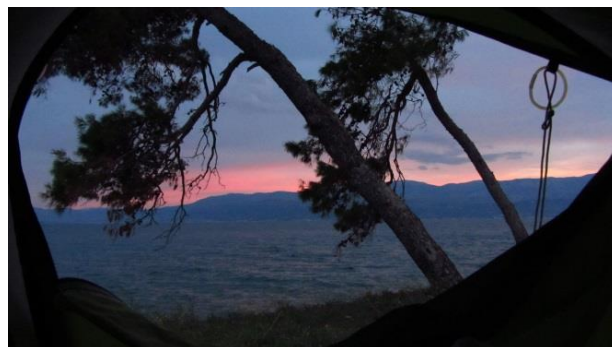
#### Jeudi 1<sup>er</sup> octobre. Jour 6. Brač – Croatie

Mais quelle vue ! Le soleil se lève sur la mer paisible, le ciel est délicatement rosé, même les galets de la plage semblent plus beaux qu'ailleurs... A cent mètres de notre campement, un couple replie sa tente et nous salue en chargeant une carriole. « Ils doivent voyager à pied les courageux » me dis-je aussitôt. Le petit-déjeuner englouti sur le bar de la guérite, nous prenons la route en direction de



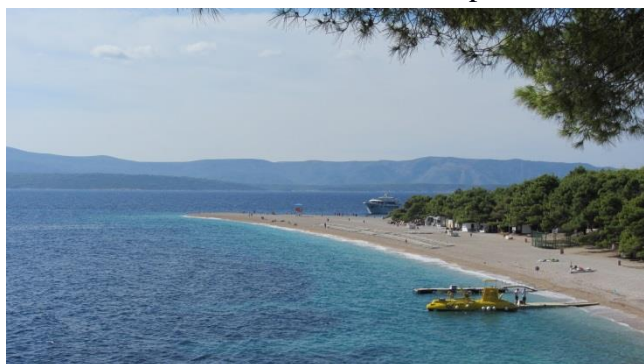
Split, au sud de la Croatie, sous un beau soleil. Tongs et débardeur sont enfin de rigueur. Les voitures s'enchaînent assez vite pour que nous montions sur le ferry en direction de l'île de Brač vers midi (28 kunas / pers). Les cinquante minutes de traversée sont agréables, les côtes de l'île se détachent peu à peu de l'horizon. Nous débarquons à Supetar, la capitale, que

je connais pour y être venue lors d'un précédent voyage itinérant en 2010. A première vue rien n'a changé : le petit port, la promenade avec ses restaurants de poisson, les vendeurs de glace... Mais à mesure que nous marchons le long de la côte quelque chose m'interpelle. Les bars qui j'ai connus festifs, bruyants et bondés sont tous fermés. Chaises, tables, enceintes, sacs poubelles regorgeant de bouteilles de bière des derniers clients, cendriers pleins de mégots sont toujours sur les terrasses, mais l'intérieur a été vidé, déserté. Les lieux ont semble-t-il été laissés à l'abandon du jour au lendemain. « Ce n'est plus la saison touristique » m'informe un passant, et pourtant nous ne sommes que tout début octobre. Cette île que j'ai connue si gaie m'apparaît tout à coup comme fantôme, et provoque en moi une étrange sensation de vide. Anaïs et moi cachons nos sacs à dos dans des buissons pour pouvoir nous balader tranquillement et rencontrons Maden, un croate sympathique mais trop bavard. Il passe en revue tous les lieux touristiques du pays en les qualifiant de « super » ou « zéro ». La nuit tombée rapidement, nous installons notre tente à côté du cimetière où j'avais déjà dormi il y a six ans, à seulement quatre mètres de la mer. Le bruit des vagues s'écrasant sur les rochers m'endort.



### Jour 7. Brač – Croatie

Nouveau réveil aux aurores, nous vivons au rythme du soleil. Anaïs et moi voulons aujourd'hui traverser l'île, et sommes déposées sur la plage de Bol par le maire du village. Réputée comme



faisant partie du Top 10 des plus belles plages européennes, nous en attendons beaucoup et Anaïs espère pouvoir enfin se baigner. L'une comme l'autre, sommes un peu déçues : L'eau est turquoise, mais le sable fin imaginé est en fait de la caillasse et il souffle un vent froid très désagréable. Notre déjeuner sur la plage suivi d'une petite sieste, nous refusons de mettre un pied dans l'eau. De retour sur la route, et à seulement quinze kilomètres de Sumartin d'où part le ferry pour le continent, impossible de décoller. Les

voitures passent sans même ralentir, les visages sont fermés... Et alors que nous essayons toutes les techniques possibles pour partir au plus vite, danser, sauter, sourire et chanter, des femmes locales se font embarquer et déposer sous nos yeux sans même tendre le pouce ! J'apprendrai par la suite que le stop était et est toujours très pratiqué par les locaux sur les îles. Enfin après deux heures d'attente, le dernier ferry est donc parti, un gentil jeune homme nous dépose à destination alors que ce n'est pas sa route. Nous découvrons Sumartin, charmant petit port de pêche, très faiblement peuplé. Le seul restaurant du village propose un plat unique : agneau grillé, frites et purée de poivron pour seulement cinq euros. Quel régal ! Les gérantes sont adorables et nous permettent de recharger nos nombreux appareils électroniques : téléphone portable, appareil photo, batterie rechargeable et GoPro, même sans maison nous restons connectées. Toutes les deux trouvons aisément un coin sympa où passer la nuit à côté de l'eau et rentrons dans nos duvets, il n'est même pas vingt heures.

### Jour 8. Banlieue de Dubrovnik

Cinq heures : le réveil sonne alors qu'il fait nuit noire. Petit-déjeuner et toilette sont faits à la hâte à bord du ferry qui rejoint Makarska sur le continent, où nous arrivons vers sept heures (28 kunas / pers). La ville se réveille seulement, et nous rejoignons la route en marchant, encore endormies. Les croates sont vraiment



gentils et nous permettent d'arriver à Dubrovnik en début d'après-midi, à travers de magnifiques paysages. La côte découpée, déchiquetée, laisse apparaître isthmes et péninsules, lacs d'eau salée et bandes de terres rocailleuses plongeant avec grâce dans la mer. C'est un vrai régal pour les yeux. Nous laissons nos sacs dans une agence de voyages pour visiter la « Perle de l'Adriatique »,



véritable joyau qui n'a pas volé son surnom. Depuis les remparts où Anaïs et moi sommes montées pour 100 kunas chacune, nous faisons le tour de la ville médiévale aux maisons couvertes de tuiles roses, offertes par la ville de Toulouse après la guerre, palais et couvents. Inscrite à l'UNESCO depuis 1979, la ville hôte de la série américaine Games of Thrones, est remplie de touristes de tous horizons. Nous la quittons après trois heures de crapahutage dans la peuplade de ses ruelles, vers de nouvelles aventures. Alors qu'il

commence à pleuvoir, une camionnette s'arrête avec au volant une jeune femme croate parlant un français impeccable. Mariée à un normand depuis des années, ils sont installés dans la banlieue de Dubrovnik avec leurs trois enfants, et s'occupent d'un parc d'attraction. Rapidement Héléna propose de nous héberger, ce que l'une et l'autre, acceptons avec grand plaisir. Nous découvrons sa grande maison et ses trois jeunes enfants. Les deux premiers sont autistes, à cause d'un vaccin qu'on leur aurait fait lorsqu'ils étaient bébés, fléau qui frappe apparemment bon nombre de personnes dans le pays. Notre chambre impeccable est dotée d'un immense lit, nous sommes reçues comme des coqs en pâte et dégustons avec vigueur un gros plat de spaghettis aux fruits de mer. Héléna, son employé et ami Jean, Anaïs et moi passons une agréable soirée à discuter tout en sirotant des bières locales.

#### Jour 9. Budva – Monténégro

Croissants au chocolat et jus d'orange pressé, décidément c'est le grand luxe ! Anaïs et moi partons nous promener dans le village en fête où les habits traditionnels sont de sortie tandis que notre hôte prépare ses enfants. Tous les six rejoignons ensuite le Sveta Ana Adrenalin Park, parc d'attraction créé par Héléna et son mari. Châteaux gonflables, accrobranche, balançoires, tyrolienne... C'est petit et en plutôt mauvais état, pas vraiment ce à quoi je m'attendais. Il y a pourtant une activité que je rêve de faire depuis longtemps : un combat de sumos.



Chacune dans une combinaison en plastique avec casque et gants de boxe taille XXL, Anaïs et moi essayons de nous faire tomber mutuellement. Il fait une chaleur peu supportable, nous mettons plusieurs minutes à nous relever tant la combinaison est encombrante et rions bien trop fort pour être efficaces. Le moment est super, et nous remercions chaleureusement Héléna lorsqu'elle nous dépose proche de la frontière monténégrine. La fin des spaghettis de la veille mangées en hâte au bord de la route, toutes les deux entamons une marche qui ne s'arrêtera que bien après la frontière, deux heures plus tard dans la ville d'Igalo. Nous arrivons harassées, les épaules endolories et le tee-shirt trempé de sueur. Sans le savoir Héléna nous a déposées sur une route de campagne très peu empruntée, et les quelques monténégrins croisés ne ralentissent même pas. A première vue le pays semble plus riche que la Croatie malgré quelques maisons complètement détruites. Nous ne savons pas tellement où nous mettons les pieds. Enfin sur un « grand axe », les véhicules s'enchaînent plutôt aisément, et nous sommes déposées dans la ville côtière de Budva par un couple de jeune français en vacances. Après les jolis petits ports de



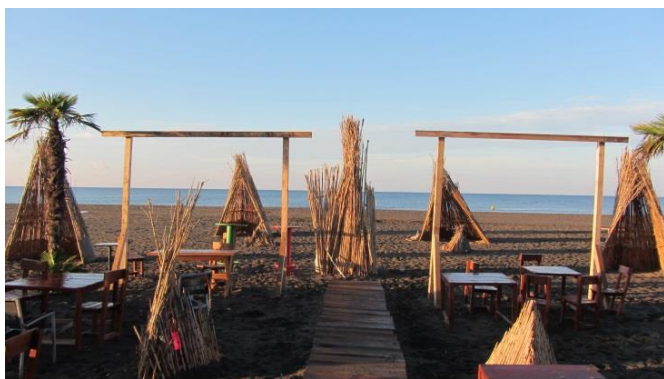
pêche et les villages typiques de Croatie, cette ville aux nombreux buildings nous semble immense, et l'une comme l'autre, avons le sentiment d'être perdues. Assises sur la promenade longeant le port, nous voyons le soleil décliner, puis se coucher, sans avoir la moindre idée de l'endroit où déplier notre maison de toile. Heureusement un pêcheur nous indique une plage discrète à l'arrière de la vieille ville, où l'on accède par un chemin escarpé le long d'une falaise partiellement écroulée, endroit que seuls les locaux peuvent connaître. Là, quatre hommes attablés dans un bar délabré nous invitent à partager un verre de vin blanc coupé avec du Sprite, la boisson nationale. Deux d'entre eux sont les veilleurs de nuit et acceptent que nous dépliions la tente à côté du bar. Tous les six discutons jusque tard, ils semblent avoir beaucoup de rancœur envers les croates à cause de la guerre de Yougoslavie, et entonnent même des chants de guerre. Très étonnées, Anaïs et moi finirons par les remercier et dormirons une fois de plus bercées par le doux bruit des vagues...

### Jour 10. Ada Beach – Monténégro

Au réveil Anaïs est comme une gosse, trop pressée de voir le panorama de jour. Beau mais dégouttant, la saison touristique a laissé les lieux dans un terrible état. Les veilleurs de nuit salués, nous prenons la route à pied à travers la vieille ville, jolie mais sans plus, puis le long de la côte vers le sud. Le stop dans ce pays est plutôt difficile, les villes trop grosses, les visages fermés, bref après avoir traversé la superbe Croatie, l'une comme l'autre sommes bien amères. Alors que je commence à pester, une



grosse dame parlant parfaitement anglais s'arrête, et nous emmène voir Sveti Stefan, un petit village séparé du continent par une bande de terre étroite. L'ancien village de pêcheurs a aujourd'hui été transformé en complexe hôtelier, c'est bien dommage. Plus au sud encore, aux alentours de la ville de Bar, un jeune homme nous embarque. Devant notre désarroi et parce que nous avons décidé de quitter le pays, Rayo nous convainc assez facilement de le suivre dans son bar. Situé sur une plage déserte de treize kilomètres de long à la frontière avec l'Albanie, cette « secret place » comme il l'appelle, ne devrait pas nous laisser indifférentes. Tous les trois arrivons là-bas par des routes de terre défoncées et jonchées de nids de poules inondés où la petite voiture manque de s'enliser tant ils sont gros. L'endroit est improbable : le bar n'est autre qu'une cabane en bois de cent vingt mètres carrés sur pilotis, dont la terrasse donne sur une immense plage de sable noir, déserte à perte de vue. A l'intérieur, tentures indiennes, enceintes grandeur nature et table de mixage nous laissent à penser qu'en saison touristique les lieux doivent être très festifs. C'est incroyable, je me croirais en Inde ou



en Thaïlande, mais sûrement pas au Monténégro ! Rayo nous met tout de suite à l'aise, et nous passons la soirée avec trois de ses amis ainsi que deux touristes de passage, une jeune allemande et une française. Un feu fait à la hâte sur la plage permet de cuire patates, ail, oignons, betteraves, poivrons et fêta à l'étouffée, un régal pour tout le monde. Nous jouons ensuite aux cartes et écoutons de la musique jusque tard avant de nous coucher chacun sur un canapé.

### Jour 11. Durrës – Albanie

Anaïs et moi petit-déjeunons sur la terrasse alors que les autres dorment toujours, et décidons de repartir à pied de ce petit paradis. On reviendra c'est sûr, d'autant plus que Rayo organise chaque année un festival de musique électronique auquel il nous a invitées. Heureusement, l'un de ses amis quitte le bar au même moment et nous dépose gentiment en ville, évitant ainsi à nos corps fatigués plusieurs heures de marche en rase campagne. Arrivées en Albanie tant bien que mal, toutes les deux découvrons un pays pauvre, ressemblant au Maghreb : femmes voilées d'un drap blanc, hommes tirant leur âne, vendeurs ambulants... La différence avec le Monténégro est notable, d'autant que nous sommes au cœur du continent européen ! Le stop est un jeu d'enfant et nous arrivons à Durrës en milieu d'après-midi, ville côtière située à deux heures de la frontière. Invitées à boire un verre par Elton et son amie, nos derniers conducteurs, nous apprenons que dormir sur la plage n'est pas conseillé dans ce pays musulman. Qu'à cela ne tienne, la sœur d'Elton a une chambre vacante où on dépose nos affaires sous les yeux intéressés de la famille réunie sur le pas de la porte. Propre et bien décoré, le vaste appartement laisse à penser qu'ils sont relativement aisés. Anaïs et moi profitons des derniers rayons de soleil pour nous promener sur la grande plage bordée de bâtiments colorés ou crasseux, avant de partir dîner en ville. Pour remercier Elton, toutes les deux l'invitons à manger des souflakis, ce qui ressemble à nos assiettes de kebab en bien meilleur (450



lek pour trois). Ne parlant pas bien l'anglais, notre nouvel ami appelle tout son répertoire en quête de soutien, mais finira par dialoguer avec nous via Google Traduction comme beaucoup de gens depuis notre départ de Versailles. Il aimerait venir s'installer en France car le salaire moyen est de 200 euros seulement en Albanie, mais adore son travail d'interprète dans les pays d'ex-Yougoslavie. Après un tour de Durrës en voiture, Elton nous raccompagne gentiment jusqu'à notre chambre et rentre chez lui. Nous le verrons le lendemain...

*\* 1 euro = 137 leks*



### Jour 12. Patra – Grèce

Il se met à pleuvoir de manière torrentielle pendant la nuit, inondant les trottoirs et empêchant de sortir à moins d'être trempé. Elton et sa famille, Anaïs et moi nous réfugions à l'intérieur pendant un moment, puis décidons d'aller boire un café avant de reprendre la route. Nous retrouvons quelques-unes de ses amies qui questionnent Anaïs sur ses dreads et piercings avec curiosité, le moment est sympathique. Déposées à la sortie de la ville par notre hôte, toutes les deux évitons les gouttes grâce à la gentillesse des automobilistes qui s'arrêtent sans même que l'on tende le pouce. C'est un vrai plaisir car nous souhaitons arriver à la frontière avant la tombée de la nuit pour ne pas avoir à planter la tente dans ce pays. En effet, nombreux sont les chauffeurs à nous dire de faire très attention. L'Albanie est apparemment un pays dangereux, sorti d'une dictature terrible il y a quelques années, mais toujours victime d'une mafia puissante et d'habitants peu scrupuleux. Notre bonne étoile est pourtant bien présente, un petit papi aux commandes d'un immense camion à deux remorques propose de nous

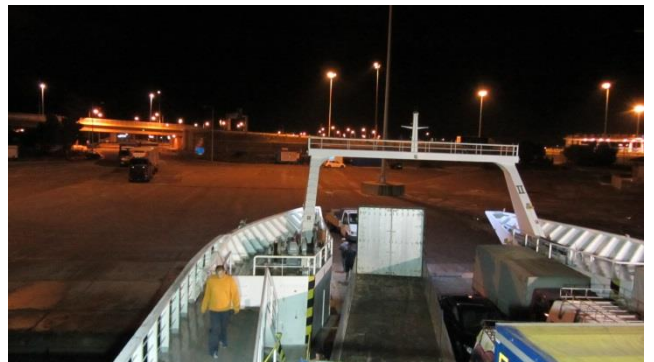






déposer à Gjirokastrë, dernière ville avant la frontière grecque. C'est parti pour un après-midi interminable... Nino est adorable, mais le vieux camion ne dépasse pas les 20 km/h en montée, or nous traversons une région montagneuse. Vitesse moyenne : 35 km/h. Je vois les heures défilier plus vite que le magnifique paysage et commence à m'inquiéter au vu du soleil déclinant. Finalement arrivées vers seize heures, Anaïs et moi avons tout juste le temps de dépenser nos derniers leks avant de retrouver une voiture pour la frontière grecque. La

traversée du Monténégro et de l'Albanie trop rapide, nous pensons revenir et louer une voiture pour explorer ces deux petits pays de manière plus approfondie. En attendant nous voilà en Grèce, déjà le septième pays de notre voyage ! La nuit est tombée et il recommence à pleuvoir. Par chance, nous grimpons directement dans un beau camion rouge, dont le chauffeur surnommé Titi a décoré la cabine avec goût. Cet albanais va à Patra, au nord du Péloponnèse, soit à 290 km à travers la Grèce. C'est une aubaine incroyable pour nous qui voulons aller en Crète ! Malheureusement Titi commence très vite à parler de sexe, et devient vraiment lourd allant même jusqu'à nous proposer ses services. Les six heures de route deviennent interminables, et Anaïs finit par s'énerver au moment où l'on arrive au ferry censé traverser le golf de Patra. Ça tombe très bien, toutes les deux montons à bord à pied tandis que Titi reste bloqué à terre pour la nuit. Il est près d'une heure du matin quand nous déployons la tente sur l'autre rive, entre les tables d'un bar sur la plage, avec l'accord du veilleur de nuit. Au loin, un orage fait rage, et nous arrive dessus plus vite que prévu : grondements de tonnerre, pluie torrentielle et bourrasques de vent, les éclairs tombent dans la mer avec fracas, à seulement quelques mètres de notre maison de toile. La tente se cabre, les parois trempées laissent passer les gouttes dégoulinantes sur nos corps glacés de peur. Heureusement, après une heure d'effroi, le temps se calme et l'une et l'autre nous endormons enfin...



### Jour 13. Kalamata – Grèce

Nous sommes réveillées en sursaut par un virulent « Allo ! ». C'est le veilleur de nuit qui installe la terrasse, nous n'avions en effet pas pensé au décalage horaire en réglant le réveil et il est déjà six heures. Les affaires repliées, nous quittons le bar avant l'arrivée du patron et prenons la route vers le sud. Notre but est d'arriver dans le sud du Péloponnèse avant la nuit, afin de prendre un ferry pour la Crète, en espérant qu'il y en ait en cette saison. Léo, notre premier chauffeur, est un jeune au chômage qui a besoin de compagnie. Malgré nos contestations il est bien décidé à nous conduire jusqu'à Olympie, site qu'Anaïs rêve de visiter (9 € / pers). L'endroit a accueilli les Jeux



Olympiques durant l'Antiquité, et aujourd'hui encore la flamme olympique y est allumée quelques mois avant la cérémonie d'ouverture des JO. Bien qu'assez mal conservés, nous y découvrons entre autres le stade et le gymnase, ainsi que les temples de Zeus et d'Héra. Des fouilles y ont toujours lieu. Ma tong cassée, je suis obligée de visiter pieds nus sur la caillasse. Nos sacs récupérés et ma tong recousue à la hâte, Anaïs et moi repartons à travers la campagne. Il fait une chaleur étouffante, et c'est seulement après

une heure et demie de marche qu'un des employés d'Olympie s'arrête. Quatre voitures plus tard, la sécurité de l'autoroute nous escorte jusqu'à l'entrée de Kalamata. Le stop est particulièrement

difficile dans ce pays, nous avons mis plusieurs heures pour faire à peine 120 km. Ras le bol ! Comble du désespoir, nous apprenons que les liaisons maritimes vers la Crète ne se font que l'été, et encore, qu'une fois par semaine. Ayant déjà pris ce ferry je m'en veux de ne pas m'en être souvenue, d'autant plus que nous allons devoir retraverser le pays vers Athènes demain... La journée s'annonce longue. Toutes les deux dînons frugalement au port avant de déplier la tente humide sur la plage, sous un ciel clouté d'étoiles.

#### Jour 14. Mer Egée – Grèce

Ce matin, même galère, pas une voiture ne s'arrête. Voilà une heure que l'on marche vers la sortie de Kalamata, et alors que nos esprits commencent à s'échauffer un énorme 4x4 se gare sur le bas-côté. Sièges en cuir, tableau de bord hyper perfectionné, le chauffeur mange un gros rôti de porc tout en conduisant et le partage avec plaisir. Tanneur depuis son adolescence, il vend aujourd'hui ses peaux de par le monde à des créateurs reconnus comme Armani. Il roule à 200 km/h sur cette autoroute quasi déserte, et nous dépose à Athènes en un rien de temps. Une fois au Pirée, le port de la capitale grecque, nous découvrons une trentaine de migrants. Depuis quelques mois déjà l'Europe connaît une vague migratoire sans précédent à cause de la



guerre en Syrie, et nous sommes parties contre l'avis de certains de nos proches. Sales et fatigués, ces réfugiés ont installé des camps de fortune sur la place, font la manche ou la sieste à l'ombre des palmiers. A contre cœur nous décidons d'oublier la Crète, la traversée dure huit heures et il n'y a aucune liaison pour la Turquie en cette saison. Après moult discussions, un voyageur nous conseille d'aller sur l'île de Samos au large des côtes turques, endroit très nature où l'on devrait trouver des campings. Billets en poche (49 € / pers), nous avons juste le temps d'acheter du matériel de pêche avant d'embarquer sur le ferry en milieu d'après-midi. C'est parti pour douze heures de traversée ! Le bateau est rempli de militaires en route pour leurs neuf mois de service militaire. Le vent trop fort pousse les passagers à se mettre à l'abri, et Anaïs et moi trouvons une place de choix sur le pont intérieur, sur les banquettes où sont rangés les gilets de sauvetage. A nos côtés un grec de quarante ans me drague lourdement et nous apprend qu'il n'y a pas de camping à Samos, l'île vers laquelle tous les trois vogueons. Ce n'est pas possible, notre bonne étoile nous aurait-elle quittées ?



#### Jour 15. Samos – Grèce

Lorsque nous débarquons à six heures du matin nous sommes bien loin du tableau apocalyptique dressé par les médias français. Il y a des migrants, certes, mais une centaine maximum, attendant, encore endormis, de pouvoir partir vers Athènes. Samos est pourtant connue pour être l'une des îles les plus passantes vers la capitale, avec ses voisines Kos et Lesbos. A défaut de camping nous rentrons dans le premier hôtel où un vieux monsieur parlant français accepte de louer ses chambres pour quinze euros. Il a besoin d'une heure, juste le temps de faire le tour du village et de s'apercevoir que c'est plus cher ailleurs. Une fois de retour, le vieux nous ouvre la porte d'un « placard à balais », avec un lit simple et une minuscule fenêtre à barreaux. Les commodités sont sur le palier, communes. Et si l'on veut plus grand il faudra payer deux fois le prix. J'ai clairement le sentiment d'être prise pour une idiote, et lui fais remarquer sans prendre de pincettes. Ce à quoi il me répond sans sourcilier « Si c'est trop cher je louerai à des syriens, ils ont de l'argent eux ». Quel connard ! Je suis hors de moi. Toutes les deux en avons ras le bol, il ne nous arrive rien de bon depuis l'arrivée en Grèce, et voulons maintenant fuir ce pays au plus vite. Je sais, pour y être allée déjà deux fois, que la Turquie ne nous décevra pas. Le pouce tendu pour rejoindre Pythagorion, d'où

part le ferry vers les côtes turques, nous assistons à un balai de taxis transportant des syriens faisant l'inverse de notre trajet. Attendant désespérément sous le cagnard, nous en voyons passer plusieurs dizaines, certains hèlent même les taxis à deux cent mètres de leur point d'arrivée. Toutes les deux sommes également interpellées par les terrasses de plusieurs restaurants où les menus ont été traduits en arabe. Les syriens auraient-ils plus d'argent qu'on nous le laisse penser ? Les grecs profiteraient-ils de la situation pour s'enrichir ? Nous ne pourrions malheureusement pas en parler avec les locaux, car après deux heures d'attente sans succès nous grimpons dans un bus pour l'autre côté de l'île. Pythagorion, village de naissance de Pythagore, est joli. Dégustation de sandwiches et salades grecques à la fête, baignade et pêche, l'une et l'autre attrapons notre premier poisson. Cet après-midi à enfin un vrai goût de vacances !



### Jour 16. Kuşadasi – Turquie

Le réveil nous tire difficilement du sommeil. En route vers le ferry, de l'autre côté de la baie, je m'amuse à saluer les vieux grecs attablés aux terrasses des cafés : « Yassou ! Yassas ! ». A part certains malotrus, les grecs sont quand même vraiment sympas et j'ai un pincement au cœur en voyant les côtes s'éloigner (25 € / pers). Une heure suffit pour traverser les quelques kilomètres de mer agitée et nous arrivons à Kuşadasi alors qu'un gros bateau de croisière déverse sont flot de

touristes. Les dix euros de taxe portuaire acquittés, Anaïs et moi sommes ravies de fouler le sol turc, en espérant y passer des jours meilleurs. Installées au camping Yat (30 liras / nuit), idéalement situé dans le centre-ville, nous faisons connaissance de nos voisins, un couple de retraités hollandais ayant vendu tous leurs biens pour être libres. Ils vivent dans leur caravane et voyagent beaucoup. Tous les quatre partageons un thé et des biscuits en parlant d'Indonésie d'où monsieur est originaire. Anaïs et moi partons ensuite vers Éphèse, l'un des ports les plus actifs de la mer Egée sous l'antiquité, situé à seulement vingt minutes de voiture. Le stop est un jeu d'enfant et on nous dépose juste devant l'entrée (30 liras / pers). Le site est magnifique, extrêmement bien conservé par rapport à Olympie : bibliothèque, amphithéâtres, rues pavées, latrines, mosaïques... C'est un régal pour les yeux, même pour moi qui ne suis pas fana de vieilles pierres. De retour à Kuşadasi, nous déjeunons de soupe, légumes et viande en sauce dans un boui-boui puis passons le reste de l'après-midi à déambuler dans le bazar. La contrefaçon saute aux yeux, les commerçants sont aussi pénibles qu'ailleurs et tous les prix sont en euros. Étape des gros bateaux de croisière en Méditerranée, la ville est hyper touristique et n'a aucun charme. De retour au camping nous prenons une douche très attendue, dînons, jouons aux cartes et nous couchons ravies d'être arrivées en Turquie.



\* 1 euro = 3,5 liras

### Jour 17. Pamukkale – Turquie

Nos gentils voisins apportent du thé alors que l'on plie bagage, ils semblent tristes de nous voir partir si vite. Mais l'aventure et l'envie de découvrir nous appellent. Un petit passage au bazar s'impose car j'ai cassé ma deuxième tong, et marchant pieds nus à travers la ville mes pieds sont noirs de crasse. Toutes les deux en route vers Pamukkale, à seulement 190 km, avons la chance de voir s'enchaîner les véhicules avec une facilité déconcertante. Denizli, Aydin... Nous traversons de grandes villes européennes ainsi que de petits villages défraîchis. Finalement, deux frères que l'on a surnommé Laurel et Hardy nous déposent à Pamukkale à la nuit tombante, et repartent non sans mal.



Le « Château de coton » est plus beau encore que dans mes souvenirs, et nous trempons nos pieds un long moment dans l'eau chaude et blanchâtre qui s'en écoule. Nos sacs sur le dos, un restaurateur vient à notre rencontre et propose de déplier la tente sur le toit terrasse de son restaurant. Quel luxe ! Il nous offre également le couvert : olives, haricots blancs en sauce fromage et pain turc, avant de fermer et nous laisser seules avec une bouteille de vin rouge local. Je ne sais pas s'il est sympa ou intéressé, car il a demandé à Anaïs de lui masser le dos, ce qu'elle a évidemment refusé alors que je riais. Tandis que nous attendons un jeune croisé plus tôt en sirotant notre vin, Anaïs croit voir passer la voiture de Laurel et Hardy... Et c'est vrai, ils sont revenus ! Toutes les deux nous cachons, partagées entre fou rire et incompréhension, au moment où Onur arrive. Le pauvre ne comprend pas très bien ce qui se passe. L'un des frères cherche à pied quand le second nous passe devant en voiture. Ils ont été très gentils, mais ni l'une ni l'autre ne voulons qu'ils sachent où l'on dort, par mesure de précaution. Tous les trois nous réfugions sur le toit terrasse d'un bar vide et passons la soirée avec le serveur. Le vin coule à flot, et Anaïs et moi n'avons aucun mal à nous endormir une fois notre tente retrouvée. A cent mètres seulement la forteresse de calcaire est illuminée de mille feux.

### Jour 18. Ölüdeniz – Turquie

Tout comme le coucher, le réveil est splendide. Trop pressées d'aller à l'assaut de ce site classé à l'UNESCO (25 liras / pers), arrivées sur les lieux la déception est grande. Ce que j'ai découvert avec joie il y a quatre ans et que je décris à Anaïs depuis notre départ n'est plus, puisque les vasques naturelles sont à sec. Que se passe-t-il ? Les autres touristes, asiatiques pour la plupart, n'ont pas l'air de s'en soucier et se mitraillent de photos avec leurs perches à selfies. Les gardiens, à l'anglais imparfait, ne m'apportent pas plus de réponses. C'est beau, mais moins que ne l'avait imaginé Anaïs, car seules les vasques artificielles sont remplies, d'eau froide de surcroît. Nous



quittons la montagne de calcaire au blanc immaculé pour nous promener sur le reste du site protégé, et visitons le site antique de Hiérapolis et sa piscine, où des vestiges sont disséminés dans l'eau chaude. De retour au restaurant pour récupérer nos sacs, on apprend que les gros hôtels de la région pompent l'eau de Pamukkale pour remplir leurs piscines, ce qui expliquerait pourquoi les vasques sont à sec. Pour un site inscrit sur les listes du Patrimoine Mondial cela m'étonne beaucoup, mais c'est la seule explication qu'on nous donne. Plusieurs voitures plus tard,

Anaïs et moi arrivons à Fethiye sur la côte sud du pays. Ici encore il n'existe pas de camping, nous devons reprendre la route vers Ölüdeniz, à seulement quelques kilomètres plus à l'est. Là c'est autre chose, une navette nous dépose au fond d'une vallée, à l'entrée d'un premier camping qui refuse les tentes. Pareil pour le second, le troisième et tous les autres, seules les caravanes sont autorisées. Le soleil déclinant déjà dans cette vallée perdue, il est impensable de reprendre la route maintenant. Nous qui pensions pouvoir enfin nous poser dans un petit coin de paradis, c'est encore raté. Désespérées, nous voyons le soleil se coucher puis disparaître à l'horizon sans aucune envie de déplier la tente sur cette grande plage de sable trop fréquentée. C'est alors qu'un homme nous observant depuis un moment s'approche et nous offre de passer la nuit sur son bateau, l'un des quinze amarrés à la plage. L'équipage est jeune, composé d'un couple et de deux cousins, avec qui nous passons un moment très sympathique. Tous les six partageons une grosse assiette de salade et du poisson cuit au barbecue qu'ils ont pêché dans la journée. C'est délicieux. Nous passons ensuite la soirée à discuter et boire du vin coupé au Sprite, comme au Monténégro. Cela fait plusieurs mois qu'ils travaillent et vivent sur le bateau, notre présence semble leur faire autant de bien qu'à l'une et l'autre. On nous propose même de passer la journée du lendemain à bord, le bateau partira en excursion dans les criques environnantes avec des touristes. Ravies, Anaïs et moi nous endormons le sourire aux lèvres.



#### Jour 19. Ölüdeniz – Turquie

Tous les six avons dormi sur les banquettes du pont inférieur, après avoir poussé les tables. Je me suis enfin habituée aux mouvements incessants du bateau qui me donnaient le mal de mer la veille. Avant que les touristes n'arrivent, nous aidons Mehmet le dragueur, Ali le plus jeune et le couple à préparer les lieux. Il faut éplucher et couper les légumes, préparer la salade, emballer les couverts et installer la cinquantaine de tapis de sol sur le pont supérieur.

La plupart des bateaux amarrés côte à côte se ressemblent, mais certains d'entre eux, plus gros, sont dotés d'un toboggan qui me fait envie. Nous quittons enfin Ölüdeniz vers onze heures, avec à bord, trente-cinq touristes de toutes nationalités. En pleine saison le bateau peut en contenir jusqu'à cent vingt, ce qui doit être insupportable car il n'est pas si grand. Le capitaine lâche l'ancre à Blue Cave, la première des six étapes. Malheureusement, ni Anaïs ni moi ne pouvons aller dans l'eau, trop occupées à faire cuire le couscous et vider les poissons en cuisine avec Mehmet et Ali. En toute objectivité, ils se débrouilleraient bien seuls mais sont ravis d'avoir une compagnie féminine. A Butterfly Valley, la seconde étape, toutes les deux nous échappons pour sauter dans l'eau turquoise avec masques et tubas, où des centaines de petits poissons sont ballottés par les vagues. Les pauses sont courtes et le bateau est toujours entouré de deux ou trois autres, ce qui perd de son charme. Au déjeuner, le buffet-froid composé de poisson cuit au barbecue, frites-maison, couscous végétarien et salades est vite avalé. Une fois les assiettes débarrassées, Anaïs et moi nous baignons encore en sautant du pont supérieur puis nous installons sur des transats. Trois heures de sieste plus tard, nous avons bien besoin de cette pause repos, il est déjà dix-huit heures et le bateau rentre à Ölüdeniz. Les touristes descendent



tandis que nous sortons les poubelles, rangeons les transats et nettoyons à grand seau d'eau de mer. Vivre en maillot de bain et pieds nus n'est pas désagréable. Comme la veille, tous les six passons la soirée à discuter, rire, boire et manger. Nous sommes invitées à rester, ce qui est vraiment tentant, mais nous voulons trouver notre coin de paradis, planter la tente et être tranquilles. Cette expérience restera cependant gravée dans nos mémoires !



### Jour 20. Antalya – Turquie

Tous les quatre agitent les bras pour les adieux alors qu'Anaïs et moi nous éloignons sur la plage. Pas la peine de marcher, car, contre toute attente, une camionnette de touristes nous permet de quitter ce coin paumé. La route côtière est magnifique, je m'émerveille devant de petites criques sauvages où l'une et l'autre, pourrions déplier la tente et nous baigner. Mais on nous a parlé d'un endroit rêvé où camper, Olympos, notre but de la journée. Nous

passons l'après-midi avec Timur qui nous offre le déjeuner : délicieux sandwich köfte composé de boulettes de viandes aux épices, ayran, un yaourt au goût de lait caillé, et çai, le fameux thé turc. Cet homme timide d'une cinquantaine d'années est adorable mais ne parle pas un mot d'anglais. Lorsque tous les trois arrivons à Olympos, à une demi-heure de la route principale au fin fond d'une vallée, nous découvrons un village fait de chemins de terre et bambous. Déjà, l'une et l'autre nous

demandons comment acheter notre nourriture car il ne semble y avoir que des restaurants. Mais alors que Timur cherche la plage, nous arrivons sur un mur de ferraille, barrières, tourniquets et guichet d'entrée. « Deniz » est écrit en gros. Je connais quelques mots de turc et sais ce que celui-là signifie : mer. L'accès à la mer est donc payant ? Cela semble incroyable à cet endroit si nature. Deux jeunes m'expliquent que le site est protégé pour ses espèces animales, donc payant. Très déçues, nous repartons pour ne pas rester bloquées dans la vallée, et décidons d'aller jusqu'à Antalya avec Timur dans l'espoir de trouver un camping sur la route. C'était bien trop espérer, tous les trois débarquons



dans l'une des plus grandes villes du pays, que nous mettons plus d'une heure à traverser. Ce n'est donc qu'en fin d'après-midi qu'il nous dépose dans son fameux camping, un super terrain vague où des marginaux ont installé des camps de fortune. Les larmes aux yeux je crois rêver... Nous avons l'opportunité de nous arrêter dans des coins si mignons, et nous voilà destinées à planter la tente à côté de sans-abris. Démuni, Timur nous regarde sans comprendre. Le mot « camping » n'a en effet pas le même sens selon les langues. Anaïs le remercie pendant que je vais me renseigner : « Tu peux dormir gratos, aller te baigner gratos, pisser et te doucher gratos... c'est le pied ici ! » me dit l'un des marginaux lorsque je lui demande où trouver un camping. Résignées, toutes les deux achetons de la viande et la faisons griller sur un barbecue en libre accès qui jouxte la plage, avant de planter la tente un peu plus loin. Pour couronner le tout, des chiens errants aboient et nous grognent dessus une bonne partie de la nuit, nous glaçant d'effroi dans notre petite maison de toile.

### Jour 21. Alanya – Turquie

La nuit a finalement été bonne et nous avons trouvé un camping grâce à un rapide coup d'œil sur Internet. Bien décidées à enfin déguster notre coin de paradis, Anaïs et moi prenons la route vers Alanya, à seulement 130 km du terrain vague. Finalement sorties d'Antalya assez facilement, nous sommes déposées devant le Perle Camping par trois amis photographes de notre âge. Nous découvrons un parking en gravier séparé d'un minuscule terrain en herbe par un ruban de signalisation rouge et blanc. Devant, est ouvert un



restaurant de poisson donnant sur une longue plage de sable. Étonnées mais pas déçues, nous serrons la main du gérant avant de déplier la tente au milieu du « jardin », il n'y a aucun autre campeur. Aussitôt installées, l'une et l'autre en maillot de bain, nous courrons vers la plage pour nous baigner, car depuis l'arrivée dans le sud du pays il fait une chaleur peu supportable. La mer est transparente, l'eau est chaude et le soleil brille : l'aurait-on enfin trouvé, notre paradis ? La plage s'étend à perte de vue, avec son lot de touristes, restaurants et stands de location de scooters des mers, bananes et autres bouées tractées. Notre restaurant est équipé d'une vaste terrasse ombragée et de transats mis à disposition des clients, et nous allons lézarder de longs moments. La journée passée trop vite, nous profitons d'une agréable douche chaude avant de sortir du camping en quête d'un boui-boui où dîner. La route de la côte est joutée de supermarchés, hôtels immenses, restaurants onéreux et d'une cabane bien cachée sous de gros arbres. Kebabs, köftes, salades... C'est exactement ce que nous cherchons, et dévorons goulûment l'énorme morceau de pain fourré à la viande hachée et épicée que la cuisinière a préparé. De retour à la tente, Anaïs et moi jouons aux cartes à la lumière d'une lampe qu'a apportée Adil, le gérant.



### De vendredi 17 à lundi 19 octobre 2015. Jour 24. Alanya – Turquie

Nos journées à Alanya sont bien rythmées. Nous avons le plaisir d'être réveillées par un coq enroué le premier matin, et de découvrir nos voisins les poules, canards, canetons, paons et chats, une vraie basse-cour. Anaïs et moi trouvons vite nos marques au Perle Camping, où Adil est aux petits soins. Très gentil, il nous apporte du thé turc tout au long de la journée et du pain chaud aux repas, dont nous gardons la mie pour pêcher. Depuis un

ponton avançant dans la mer turquoise, nous passons de longs moments à lancer nos fils de pêche, tirer et décrocher les petits poissons pris aux pièges de nos appâts. Un soir, devenues de vrai professionnelles, nous apportons une quarantaine de poissons à Adil qui n'en croit pas ses yeux. De retour de la douche, un plateau nous attend sur notre table de camping : nos poissons frits, sauces, salade, pain et thé. Nous sommes de vraies princesses. Anaïs se régale de pouvoir nager et me noyer autant qu'elle veut, tandis que j'apprécie les moments passés à dormir sur les transats. Toutes les deux conduisons un scooter des mers pour la première fois, et nous faisons tracter, allongées sur une bouée. Lancées à vive allure, la surface de l'eau est aussi dure que du béton et la moindre chute se révèle douloureuse. Nos rires se transforment vite en cris, nous finissons courbaturées pendant plusieurs jours à force de nous cramponner, et je pense même m'être fêlé une côte. Mais les couchers de soleils sur la mer sont magnifiques, nos teints halés et nos esprits reposés. Cette pause vacances tant appréciée, nous prolongeons notre séjour d'une journée. Il reste cependant une étape avant l'arrivée à Istanbul, la magnifique Cappadoce que je rêve de visiter depuis longtemps. C'est avec regret que nous quittons le camping, le coin de paradis dont l'on rêvait...



### Jour 25. Göreme – Turquie

Tente pliée, Adil et son équipe remerciés, plage saluée, nous voilà sur le bord de la route. J'ai l'impression d'être à Alanya depuis des semaines ! Ce matin, pas de chance, aucune voiture ne daigne s'arrêter. Nous mettons un temps fou à quitter la côte, avant de nous enfoncer au cœur des montagnes verdoyantes puis de terres arides. Les paysages turcs me surprennent davantage à mesure que j'explore le pays, leur diversité est exceptionnelle. Un chauffeur souriant, avec qui nous chantons « Don't worry be happy » à tue-tête, s'arrête acheter thé et chocolat. Heureux de notre compagnie, il semble vouloir repousser le moment de nous déposer, et toutes les deux découvrons les premières cheminées de fées depuis les fenêtres de son bolide. Ce n'est qu'au coucher du soleil qu'il nous dépose à Göreme, ville semi-troglodyte au centre de la Cappadoce. Nous y trouvons un camping délabré et installons la tente au pied d'un monticule de tuf, avant de sortir dîner. C'est dans un restaurant conseillé par le Guide du Routard qu'Anaïs et moi nous installons et commandons deux kebabs au poulet. Du coin de l'œil j'observe la serveuse nettoyer la table voisine : elle racle la sauce sur la nappe crasseuse et la remet dans un pot pour les prochains clients... Je ne suis pas rassurée en voyant nos sandwiches arriver, et encore moins après la première bouchée. Des mouchérons volent désormais alentour, à se demander s'ils ne sortent pas des kebabs. Nous finissons tant bien que mal nos assiettes avant de rentrer au camping, où les gérants nous proposent de boire quelques bières en leur compagnie. La Cappadoce étant au cœur de la grande steppe anatolienne, la température a dégringolé depuis la côte, et Anaïs et moi nous emmitouflons pour passer la nuit. Trop excitée à l'idée de voir le soleil se lever sur les montgolfières colorées parsemant le ciel, je m'endors le cœur battant.



### Jour 26. Göreme – Turquie

Chaussettes, pantalon, sweat-shirt, écharpe, capuche, sac à viande et duvet ne suffisent pas à nous garder au chaud, et je pense avoir attrapé la turista. Mon ventre me lance terriblement, je passe une partie de la nuit à me vider aux sanitaires. Cinq heures du matin, nous rejoignons un point panoramique dominant Göreme et sa vallée, alors qu'il fait encore nuit. D'autres touristes arrivent peu à peu et nous sommes maintenant près de quarante à attendre que les montgolfières s'élèvent. En vain... Elles se gonflent puis se dégonflent pendant que le ciel s'éclaircit, mais ne décollent toujours pas. A huit heures mon mal de ventre ne me permet plus de tenir en place, et de grosses Jeep viennent chercher les nacelles des ballons. Nous rentrons au camping pour apprendre qu'il y a trop de vent, donc pas de vol aujourd'hui. Fatiguées, toutes les deux nous recouchons quelques heures. Bien qu'encore mal en point, convaincue par Anaïs, je pars avec elle explorer cette région que je voulais tant découvrir. Nous partons à pied vers la « Vallée Rose », réputée pour la couleur de sa roche volcanique et la vision féérique du travail de l'érosion sur la pierre. Pics, cônes, vallons, pénitents et cheminées de fées façonnés par vent et pluie se marient harmonieusement avec les habitations troglodytiques et les églises imaginées par l'homme. A Çavuşin nous visitons l'une d'elle, et pouvons encore apercevoir des fragments de fresques byzantines sur ses murs. Nous passons l'après-midi à déambuler dans cette vallée aride, magnifique, majestueuse, véritable don de Mère Nature... Mais toujours malade, j'ai des bouffées de chaleur et me vide à mesure que la journée avance alors que mon ventre est vide. A bout de forces, nous faisons du stop pour rentrer à Göreme et nous couchons assez rapidement.



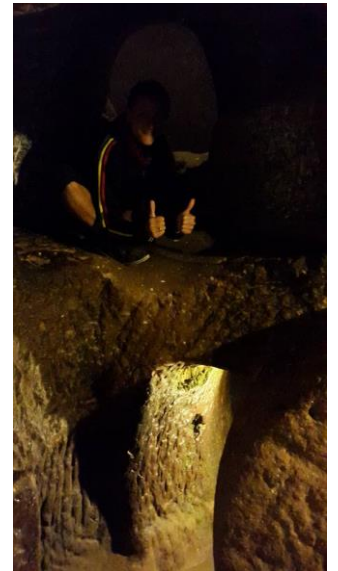




### Jour 27. Göreme – Turquie

Nous sommes réveillées par le bruit d'une montgolfière passant à seulement quelques mètres au-dessus de la tente ! Habillées en hâte pour rejoindre le point panoramique au pas de course, nous ratons la meilleure partie du spectacle car nous pensions qu'elles ne décolleraient pas. De là-haut la vue doit être magnifique, mais le vol de moins d'une heure

coûte entre quatre-vingt-dix et cent-soixante euros par personne. Ce matin je vais beaucoup mieux, mais Anaïs me succède. Elle a quasiment les mêmes symptômes, le mal de cœur en moins. Nous louons un scooter en ville et roulons à travers les vastes plaines parsemées de cheminées de fées en direction d'Özkonak, à seulement 25 km. Nous y visitons une ville souterraine découverte en 1972, par un muezzin creusant son jardin (10 liras / pers). Construite sous l'époque byzantine à cause des persécutions romaines, elle comporte dix étages sur 30 mètres de profondeur, dont seulement quatre sont ouverts au public. Pouvant héberger plusieurs milliers de personnes, la ville était à l'époque dotée d'un système de ventilation, de grandes meules circulaires faisant office de porte, de puits et d'une cave à vin. La Cappadoce est truffée de ce type de cités souterraines, dont Derinkuyu, la plus importante, qui comportait également réfectoires, étables, bergeries et lieux de culte. Anaïs et moi repartons vers Ürgüp puis Uçhisar par la « love valley », la vitesse et le vent fouettant nos visages provoquent une incroyable sensation de liberté. La ville est célèbre grâce au Kale, piton volcanique visible à plusieurs kilomètres et point culminant de la Cappadoce. Creusée à l'époque hittite, la forteresse n'a cessé de servir de refuge au cours des siècles et se déploie aujourd'hui sur vingt étages. La vue sur la région est imprenable, je pourrais rester des heures à contempler le panorama. Toutes les deux nous perdons dans les ruelles d'Uçhisar avant de rentrer au camping à la nuit tombée. Nos estomacs remis, nous dînons d'un plat de viande et légumes mijotés avant de fermer la tente.



### Jour 28. Istanbul – Turquie

Les vacances touchant à leur fin, toutes les deux plions notre abri de toile adoré pour la dernière fois. Nous quittons le camping de bonne heure, espérant arriver à Istanbul ce soir, bien qu'à 760 km de la Cappadoce. Malgré un début de journée difficile avec un demi-tour et de la marche, nous atteignons Ankara en milieu de journée grâce à un quarantenaire en quête d'amour, désireux qu'Anaïs l'embrasse. Je suis obligée de m'énerver pour qu'il daigne enfin nous laisser dans une station essence déserte où Anaïs se fait attaquer par un chien. Plus de peur que de mal, nous sommes sauvées par un gentil jeune homme roulant vers Istanbul. En chemin nous découvrons un lac à la teinte rosée en raison de sa forte salinité et de la présence de micro-organismes, où tous les trois faisons quelques pas, intéressés. Anaïs et moi arrivons finalement à Istanbul vers vingt heures, grâce à deux vieux messieurs un peu bourrus. La nuit est déjà tombée et il pleut à verse. Nous retrouvons un semblant d'air pur une fois déposées dans le quartier de Beşiktaş.



Nous sommes restés bloquées dans des embouteillages monstrueux, l'intérieur du véhicule enfumé par les nombreuses cigarettes consommées par nos chauffeurs. David, un syrien immigré à Istanbul depuis quelques années, arrive en sautant sous son parapluie. Contacté via Couchsurfing, notre hôte a accepté de nous héberger pour plusieurs nuits. Anaïs et moi le suivons jusqu'à son petit appartement, où tous les trois arrivons trempés. Deux couchsurfeurs lettons sont déjà allongés sur des canapés crasseux. Nous ne savons ni où mettre nos sacs ni où nous asseoir tant c'est sale, et

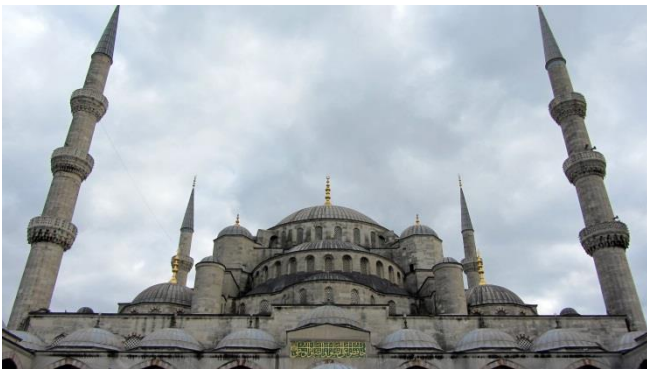
l'une et l'autre voulons déjà repartir. Tout le monde met la main à la tâche pour préparer un dîner végétarien, puis quelques-uns des amis syriens de David arrivent. Il est malheureusement impossible de discuter de la situation actuelle dans leur pays, aucun ne désire s'exprimer sur le sujet. Nous passons finalement la soirée à écouter de la musique et regarder des dessins animés idiots. Au moment du coucher, Anaïs et moi déplions nos sacs de couchage sur un matelas maculé, en espérant qu'aucune bestiole n'en sorte pendant la nuit.

### De samedi 24 à lundi 26 octobre 2015. Jour 31. Istanbul – Turquie

Nous décidons de quitter David et son habitat dégouttant, j'ai heureusement l'habitude d'avoir un « hôte B » sur Couchsurfing. L'appartement d'Emre, où toutes les deux passons nos trois derniers jours de vacances, n'a absolument rien à voir. Propre, nous pouvons même y marcher pieds-nus sans risquer de nous faire mal ou d'attraper une maladie. Idéalement situé près de la très touristique rue d'Istiklal, nous sommes traitées comme de vraies invitées et passons d'agréables moments avec notre hôte. Très bavard, chaleureux et souriant, Emre partage son temps entre Istanbul et Antalya, où il possède deux hôtels. Généreux, il n'hésite pas à dévaliser le marché pour nous cuisiner de bons petits plats. Nos journées sont bien occupées, entre marche à pied, visite et



découverte. Nous achetons épices au Bazar Egyptien et habits au Grand Bazar, admirons Sainte Sophie et la Mosquée Bleue dans la vieille ville, dégustons du poisson grillé proche du Bosphore et des kebabs. Istanbul a bien changé depuis 2011, date de ma dernière visite. Le pont de Galata est devenu huppé, la place de Taksim s'est agrandie... mais je connais les rues principales comme ma poche, et prends plaisir à faire visiter à Anaïs. L'ancienne capitale européenne de la culture n'a rien perdu de son charme !



### Mardi 27 octobre 2015. Jour 32. Versailles – France

Le réveil a un goût amer, celui du retour en France. Nous claquons la porte d'entrée après avoir embrassé Emre, et prenons la route vers Taksim à pied, en grignotant des simits, petits pains circulaires aux graines de sésame. La gare routière a été déplacée à cause des travaux et nous ratons la première navette de peu. Prévoyantes, nous arrivons finalement à l'aéroport avec une avance suffisante pour flâner dans les boutiques Duty Free. Anaïs ne peut céder à la tentation d'un paquet de M&M's d'un kilo, que toutes les deux dévorons le nez collé au hublot. Le ciel parisien arrive bien trop vite, mais l'une et l'autre avons l'agréable surprise de découvrir un soleil radieux et une température supérieure à celle d'Istanbul. Cécile, mon amie d'enfance, est venue nous chercher. Nous voilà toutes les trois dans les bouchons...



**5600 km parcourus à travers l'Europe grâce à 98 véhicules  
France Italie Slovénie Croatie Monténégro Albanie Grèce Turquie  
Une aventure hors du commun !**

**Pour vous, sans qui rien n'aurait été possible  
... Pour vos sourires, votre temps et générosité ...  
MERCI**

